

REBETIKO

REVUE DE PRESSE

REBETIKO,
Philippe
Person in
[www. Froggy's
delight](http://www.Froggy'sdelight.com) - 14
mars 2021

REBETIKO Février 2021 - Théâtre Le Mouffetard, Paris

Spectacle marionnettique de la Compagnie Anima Théâtre, texte de Panayotis Evangelidis, mise en scène de Yiorgos Karakantzas, avec Irène Lentini et Magali Jacquot.

On sait désormais, notamment grâce à Simon Abkarian, ce qu'est le Rebetiko, cette musique née dans les années 1920, spécifique aux minorités chassées d'Asie mineure et réfugiées en Grèce.

En prenant comme titre «Rebetiko», Panayotis Evangelidis annonce la couleur : on va suivre des personnages dans la tourmente, cherchant à fuir un pays hostile, à la recherche d'une terre d'exil, voire d'une terre promise.

C'est donc à un voyage périlleux auquel on est invité par Yiorgos Karakantzas. Qu'il ait choisi des marionnettes pour incarner des êtres traqués, souvent se réfugiant dans l'obscurité de cachettes improbables, seulement éclairés par de petites lueurs d'espoir ou connaissant de furtives rémissions dans leur chemin de croix, rajoute encore une dimension à ce récit.

Fétus de paille ballotés dans des bateaux de papier ou atterrissant au fond de poubelles salvatrices, ils sont toujours emportés par la musique, le rebetiko, qui prend la forme du piano mécanique, de la «laterna» de Nicolo Terrasi, présent avec son instrument à l'avant-scène.

En contrepoint, le compositeur joue aussi de la basse, plaçant les personnages entre passé et futur, dans une confusion qui correspond bien à leur état et au projet de Yiorgos Karakantzas, qui utilise largement la vidéo. Pendant que les marionnettes portées sont admirablement manipulées par Irène Lentini et Magali Jacquot dans un castelet, se superposent des projections holographiques créant un effet-miroir, entre un réel tangible et un irréel onirique.

On suivra le périple de ces réfugiés comme un road-movie cauchemardesque dans une espèce de train-fantôme, semé pourtant de petits moments d'humour, car il est clair que sans cela, ils ne parviendraient pas au bout de ce voyage à l'extrême bout de la nuit.

Si l'on ne connaît pas bien l'univers de la marionnette, «Rebetiko» sera la preuve que l'on peut désormais tout y traiter et, cela, en ouvrant encore le champ des possibles grâce aux effets visuels électroniques. Pour les néophytes comme pour les aficionados, le spectacle de Yiorgos Karakantzas sera l'occasion d'entrer en empathie avec des personnages profondément émouvants.



THÉÂTRE

Un vibrant rebétiko des peuples réfugiés

Les marionnettes sans parole de Yiorgos Karakantzas expriment l'espoir et la solidarité, dans un étonnant spectacle musical et poétique.

Ils n'ont pas rêvé l'exil. Ni hier ni aujourd'hui. Mais, poussés par la folie de certains hommes, terrorisés par les murs de feu, les explosions, les violences multiples, ils, elles, jeunes et vieux ont choisi le seul chemin encore praticable à leurs yeux, celui de la fuite. C'est cette histoire universelle, située quelque part en Europe du Sud, que raconte le texte de Panayotis Evangelidis, mis en scène par Yiorgos Karakantzas. Une histoire sans parole, pour petits (adolescents) et grands spectateurs, qui se déroule sur le fil musical composé et interprété par Nicolo Terrasi à la guitare, mais aussi sur un laterna, sorte de « piano mécanique typique de l'instrumentarium grec », spécialement construit par Panos Ioannidis.

Hommes et femmes perdus en mer

« Comme une partie de la population grecque, mes deux grand-mères sont des réfugiées », explique Yiorgos Karakantzas. Elles sont arrivées en Grèce en 1923. Dans leur jeunesse, « les Arméniens, les juifs, les Turcs, les Grecs, les Kurdes vivaient ensemble (...) De nos jours, il est très important de mettre en avant tout ce qui peut nous unir », poursuit-il. Et s'il a choisi de le dire avec des personnages qui ne parlent pas, ce n'est pas un hasard, car, justement, le langage de ses personnages devient de fait universel. Quant aux marionnettes, conçues par Demy Papada et Dimitris Stamou (C^o Merlin Puppet Theatre), elles font partie de l'ADN de la compagnie Anima Théâtre, fondée par le metteur en scène en 2004 avec Claire Latarget.

Rebétiko, qui emprunte son nom à l'emblème musical du folklore grec, puise dans les racines familiales et historiques, mais conte une aventure d'aujourd'hui, et la partition jouée est des plus moderne. Les navires d'hommes et de femmes perdus en mer le sont pareillement, même s'ils ne sont que figurés par des petits pantins et une coque de noix qui ne résistent pas aux tempêtes. Tous ces objets et personnages étant manipulés par Irène Lentini et

Magali Jacquot, qui, dans leurs grands costumes noirs, se fondent dans le décor.

Lequel fait appel à quelques trucages assez bluffants. Il s'agit du Pepper's ghost, une illusion piquée dans les grandes ressources du monde des magiciens, pour projeter sur une vitre inclinée et transparente des séquences captées un peu plus loin ou enregistrées. Les deux images, celle projetée et celle des marionnettes sur le plateau, se

superposant et se complétant. Ainsi, le navire est pris dans une vraie tempête, dont on voit les vagues, d'une façon aussi réelle que le sont les cris des peuples en déroute. « Nous posons notre regard sur les enfants et petits-enfants de réfugiés, et nous nous questionnons sur la montée de la xénophobie », pointe encore Yiorgos Karakantzas. Sans un mot, il parle haut et fort. Et c'est heureux. ♦

GÉRALD ROSSI

En mai à Port-de-Bouc, en septembre au Festival mondial de Charleville, en octobre à Vitrolles et Marseille, etc. ; en mars 2022, reprogrammé au Mouffetard.

REBÉTIKO EST LA DERNIÈRE CRÉATION DE LA COMPAGNIE ANIMA THÉÂTRE, DÉSORMAIS BASÉE À LA FRICHE DE LA BELLE DE MAI, À MARSEILLE.



Le metteur en scène a puisé dans ses racines familiales pour imaginer ce spectacle. Maria Kyriakidou

Un vibrant rebétiko des peuples réfugiés, Gérald Rossi in l'Humanité n°23152 - lundi 29 mars 2021

L'exil sur un air de blues,
Isabelle Fauvel
in [www. les Soirées de Paris](http://www.les-soirees-de-paris.com) - 16 mars 2021

L'EXIL SUR UN AIR DE BLUES

Comme tous les théâtres de France, le Mouffetard - Théâtre des arts de la marionnette vit depuis maintenant plus d'un an en vase clos, à savoir sans public. Jonglant avec les périodes de confinement, déconfinement, couvre-feu, reconfinement, fermeture des lieux culturels..., il n'a cessé d'annuler, programmer, reprogrammer et annuler de nouveau ses spectacles. Un travail de titan, usant pour les nerfs. Si une parenthèse enchantée lui a permis d'assurer son début de saison (1), celle-ci fut, comme chacun sait, de fort courte durée. Obligé de se "réinventer" (autre terme actuel et insupportable dont nous nous passerions bien), bref, de faire contre mauvaise fortune bon cœur, il n'a pas cessé toute activité pour autant. Accueillir des compagnies en résidence, mettre le plateau à leur disposition pour répéter et créer leurs spectacles, organiser des représentations à l'attention des professionnels, tout cela dans le strict respect des contraintes sanitaires actuelles, semblait alors un moindre mal, un moyen tout du moins de préparer l'avenir. (2) Le spectacle "Rebetiko", reprogrammé à la saison 2022/2023, a ainsi donné lieu à deux représentations. En voici un avant-goût.



"Rebetiko". Quèsaco ? Le Rebetiko est une forme de musique populaire grecque aux consonances orientales apparue dans les années 20 à la suite de l'arrivée de vagues

migratoires expulsées d'une partie de l'Asie mineure, nous apprend le dossier de presse. S'il perdure encore de nos jours, partie prenante du folklore grec, c'est qu'il a joué un rôle similaire à celui du blues dans le sud des États-Unis : il fut la musique d'une population en marge de la société, dépréciée, un moyen d'expression pour affirmer son identité, sa culture, et chanter la dureté de sa condition.

C'est donc tout en musique et sans paroles que va se dérouler cette fable visuelle pour objets et marionnettes.

Occupant tout le centre du plateau, se dresse une installation pour le moins étonnante, tout aussi complexe qu'originale : deux niveaux de jeu, dont un castelet, apparemment reliés par une gigantesque plaque inclinée à 45 degrés, oscillant entre le miroir et l'écran. Cette ingénieuse installation, en réalité bien connue du monde de la prestidigitation, est une technique d'illusion d'optique appelée au choix "Pepper's Ghost" ou "Dirksen phantasmagoria", le scientifique britannique John Henry Pepper (1821-1900) ayant développé son utilisation après son invention, en 1862, par l'ingénieur anglais Henry Dircks (1806-1873). Explication : l'emploi d'une plaque semi-réfléchissante (verre métallisé ou film plastique) associée à des effets d'éclairage permet de faire croire à l'apparition et à la disparition d'objets ou de personnages, de les rendre transparents ou encore de les transformer. Les marionnettes portées évoluent ainsi à la fois au sein du castelet et des projections holographiques dans une dimension des plus oniriques qui sert au mieux le propos du spectacle.

Côté jardin, au sol, une somptueuse Laterna très joliment peinte de délicates fleurs colorées. Conçu spécialement pour le spectacle par le dernier fabricant et conservateur de Laternas grecques, Panos Ioannidis, installé à Thessalonique, cet instrument de musique mécanique émet une sonorité agréablement chantante qui n'est pas sans rappeler celle de l'orgue de Barbarie. Le musicien-interprète Nicolo Terrasi, également compositeur de la musique du spectacle, alterne sur scène entre la pratique de cet instrument et celle d'une guitare au son beaucoup plus strident. L'effet dissonant nous ramène à l'âpreté du sujet, à cette histoire d'exil forcé qui semble ne jamais cesser de se répéter. Présent et passé s'entremêlent, tel ce vieux médaillon faisant le lien entre deux époques.



Mais de quoi s'agit-il exactement ? Dans une ville d'Europe, une vieille dame et son petit-fils coulent des jours heureux. Des réfugiés en détresse commencent alors peu à peu à emplir les rues. Leur venue fait resurgir à l'esprit de la grand-mère le souvenir de son propre passé : sa fuite précipitée hors d'une cité incendiée lorsqu'elle était enfant... L'écrivain Panayotis Evangelidis et le metteur en scène Yiorgos Karakostas signent à quatre mains cette fable sur l'exil forcé qui fait tragiquement écho, de nos jours, à celui des réfugiés syriens et kurdes. Le metteur en scène a puisé dans son histoire personnelle : "Arrivée en Grèce en 1923, ma grand-mère maternelle avait fui la ville de Smyrne (Turquie, ndlr), alors en proie aux flammes et au massacre de la population grecque dont son propre père fut victime. Elle connut alors l'exil, comme tant d'autres à cette époque..."



Des marionnettes en bois peint de toute beauté, deux marionnettistes d'une grande dextérité, quelques accessoires et l'habile utilisation du "Pepper's Ghost", dans une ambiance sonore des plus travaillées, nous transportent ainsi, entre mémoire et songe, dans un univers fait de douceur et de cauchemar. Avec sensibilité et justesse, d'une grande force poétique, ce spectacle touche à un sujet toujours d'une terrible actualité. Et la marionnette ici relève on ne peut mieux du mélange des genres : marionnettes portées, théâtre d'ombres, projections holographiques, cinéma... La magie est au rendez-vous !

Espérons que la grande fête qu'est la Biennale Internationale des Arts de la Marionnette (3) pourra bien avoir lieu et que tout un chacun pourra se régaler de la richesse et de la diversité de cet art. Le spectacle nous est plus que jamais nécessaire. Non essentiel semble-t-il, mais tellement indispensable !

Isabelle Fauvel

(1) "Colonisation et théâtre d'objets", chronique du 14/10/2020

(2) En un an, ont été annulées 110 représentations, 441 heures d'ateliers et 22 rencontres entre les publics et les artistes. 54 jours de résidence, 7 représentations à l'attention des professionnels, 22 représentations & 8 lectures de textes dans les établissements scolaires, 377 heures d'ateliers en "présentiel" & 45 heures d'ateliers en "distanciel" ont vu le jour.

(3) Du 4 mai au 6 juin, 11^{ème} Biennale Internationale des Arts de la Marionnette (BIAM)

"REBETIKO" par Anima Théâtre. Spectacle vu le 11 mars 2021 au Mouffetard - Théâtre des arts de la marionnette lors d'une représentation professionnelle. "REBETIKO" est programmé au Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes à Charleville-Mézières les 17 et 18 septembre 2021

**“Rebetiko”, la musique
et l’image pour dire
l’exil et la nostalgie,**

Mathieu Dochtermann
toutelaculture.com
24 NOVEMBER 2022

“Rebetiko”, la musique et l’image pour dire l’exil et la nostalgie

24 NOVEMBER 2022 | PAR MATHIEU DOCHTERMANN

*Programmé le 18 novembre au **Théâtre Halle Roublot** et au **Mouffetard – Théâtre de la Marionnette à Paris** du 22 au 30 novembre, **Rebetiko** de la **compagnie Anima Théâtre** est un spectacle de marionnettes et projections holographiques, un bijou de précision dans l’imagerie qui porte une fable à la fois personnelle et universelle, intime et politique. Une œuvre aux accents cinématographiques appuyés qui raconte la nostalgie, l’exil, l’âpreté du voyage pour celle ou celui qui fuit dans la solitude.*



La vue et l’ouïe

Cela commence par un portrait. Et par une musique. Le portrait, c’est une photographie en noir et blanc d’une femme d’une autre époque, et c’est l’un des fils conducteurs de ce spectacle qui réalise la prouesse de proposer une dramaturgie limpide et cohérente alors qu’il est entièrement muet. La musique, c’est le Rebetiko, une musique populaire grecque qu’on a pu décrire comme un “blues hors-la-loi”, une musique aux influences largement orientales qui racontait aux alentours de l’entre-deux guerres la vie des bas quartiers, peuplés d’exilés et de laissés-pour-compte. C’est cette musique qui est le fil sonore du spectacle, et que Nicolo Terrasi attaque d’entrée de jeu.

Le focus bascule alors sur un dispositif comme on en voit pas souvent: au-dessus d’une table de manipulation, un miroir sans tain incliné à 45° vers les spectateurs, et, derrière, un nouvel espace de manipulation dans le fond duquel se trouve un écran de projection. L’ensemble permet certes de jouer “hors du castelet” – si on peut dire, puisque si castelet il y a, c’est d’une espèce vraiment surprenante – mais il permet surtout de projeter des images. Certaines peuvent apparaître sur l’écran à fond de scène, mais la plupart se reflètent dans la vitre en créant des effets holographiques étrangement éthérés, qui conviennent étrangement à l’atmosphère du spectacle.

Où la manipulation rencontre la projection

Côté manipulation "cachée", les marionnettes sont montrées au travers de la vitre, avec un effet de théâtre au noir où les deux manipulatrices portent des tenues sombre qui les font disparaître, y compris un voile noir qui masque leur visage. Cet espace semble destiné à représenter sinon le présent, du moins une temporalité proche du présent. A l'intérieur, les marionnettes existent entre plusieurs plans sur lesquels des images peuvent venir s'animer, devant ou derrière elles, un dispositif rare et complexe, similaire à celui employé par exemple dans *De l'autre côté du citron de la compagnie* À demain mon amour. Cela permet des effets de profondeur intéressants, même si cela doit sans nul doute rendre d'autant plus délicate la tâche des marionnettistes. L'écran du fond permet même de jouer un peu en théâtre d'ombre : ces dernières viennent alors créer un plan de jeu supplémentaire entre l'image projetée à l'arrière et la marionnette manipulée devant l'écran.

Côté manipulation à vue, les marionnettes – qui représentent majoritairement des enfants sur les routes de l'exil, avec toutes les avanies qu'on peut s'imaginer, dans une temporalité qui est celle du passé – sont animées sur l'espace de la table. Les marionnettistes sont alors parfois costumées, et représentent des adultes qui entourent les enfants, soit qu'ils soient de leur famille, soit qu'ils constituent des rencontres sur leur route, souvent inamicales. Mais elles manipulent parfois aussi en étant cachées derrière la table, quand l'enfant est abandonnée à elle-même.

Dans ce dispositif complexe, les deux marionnettistes réalisent un travail d'orfèvre. Elles sont obligées de passer d'une échelle à l'autre, de se mettre en jeu et d'en sortir, de composer avec les vidéos ou de prendre entièrement le focus, en restant attentives au tempo qui se tisse avec le musicien. Le rythme est juste, la manipulation douce quand il le faut, l'ensemble très fluide. Cela ne doit pas être une partition facile à jouer, d'autant plus qu'en l'absence de dialogue l'attention du public est rivée aux marionnettes et aux signes envoyés par leurs mouvements : aucune approximation n'est possible. Il faut donc saluer la qualité du travail accompli.

Artisanat de l'image, orfèvrerie de la composition visuelle

Particularité du dispositif, les marionnettes jouant dans chacun de ces deux espaces peuvent se croiser : en effet, celles qui sont manipulées sur la table à l'avant-scène peuvent aussi jouer des scènes "à l'horizontale", couchées, que le public peut alors suivre en regardant leur reflet dans la vitre qui les présente alors avec un effet holographique et à la même hauteur que celles "de derrière". De cette manière, des marionnettes "du castelet" peuvent cohabiter dans l'image avec des marionnettes "de la table". On est parfois un peu égaré entre les différents espaces, l'œil affolé ne sachant plus où se poser pendant un bref instant, mais on comprend finalement les conventions de mise en scène et on reprend bien vite le fil de l'histoire – et la suspension de l'incrédulité qui l'accompagne.

Tout ce dispositif, justement, pourrait sembler excessif et encombrant, ainsi raconté. Il n'en est rien : il se laisse justement oublier la majeure partie du temps, parce qu'il n'est pas un gadget, mais un multiplicateur de possibles mis entièrement au service de l'histoire. Les images – souvent des films – en noir et blanc semblent être souvent, sinon tout le temps, des images d'archive, ce qui n'exclut pas qu'elles fassent forte impression, comme ces bottes de soldats marchant au pas cadencé qui font une allégorie parlante de la dictature militaire. L'utilisation de l'image est très riche : elle peut indiquer un contexte (l'exemple des bottes), un décor (par exemple, la fenêtre d'un appartement), un mouvement (par exemple, la vue subjective d'un voyage sur un chemin forestier).

D'ailleurs, il y a aussi un certain artisanat dans la production des images : par exemple, les vagues d'une mer déchaînée peuvent être figurées à l'aide d'un film plastique agité par l'une des marionnettistes qui vient se mélanger à des images projetées sur la table. Le tout est d'une grande finesse. La diversité des techniques employées, en volume ou en 2D, plus ou moins artisanales, plus ou moins évanescences, permet de réaliser une composition visuelle riche et nuancée, au sein de laquelle les différents éléments se marient sans se heurter.

De l'intime au politique, le détour par le poétique

Le sujet abordé a une puissance intime qui se révèle dans l'intensité dramatique des images et des situations. Le metteur en scène Yiorgos Karakantzas, lui-même d'origine grecque, peint avec délicatesse l'histoire de cet enfant jetée sur les routes de l'exil, embarquée sur un pauvre rafiot malmené par une tempête en mer. Bien entendu, cela n'est pas sans avoir un écho universel et contemporain, quand on pense que ces mêmes routes sont maintenant empruntées par des personnes migrantes fuyant d'autres persécutions, d'autres guerres, d'autres misères. Le propos, sans être ouvertement politique, invite à voir ces événements passés et présents sous un angle sensible. Le spectacle est en tous cas poignant : ces jeunes gens aux dégaines de Gavroches arrachés à leurs parents et tentant de survivre à leur voyage sont assurément émouvants.

Dans le traitement de ces questions, la marionnette permet de prendre une distance, à la fois émotionnelle et poétique. Émotionnelle, car le spectateur peut se raccrocher au fait que ce personnage d'enfant n'est, somme toute, qu'un objet qu'on anime, quand la violence qui s'exerce contre lui se fait trop forte, qu'il perde ses parents, frôle la noyade, soit vendu par des gens qui avaient fait mine de l'aider, soit poursuivi par des canidés féroces... Poétique, parce que la marionnette permet le rêve et rend possible l'impossible, parce que les personnages peuvent s'envoler, disparaître pour mieux réapparaître...

De bout en bout, l'accompagnement de Nicolo Terrasi, qui alterne entre les accents très bluesy d'une guitare électrique saturée et les attaques pincées qui sonnent beaucoup plus proches des musiques traditionnelles, donne une couleur musicale à l'ensemble. Les signes ne sont pas nombreux dans l'image même qui permettent de raccrocher l'histoire à la Grèce – ce qui participe d'ailleurs à la rendre universelle. C'est donc, pour beaucoup, l'univers sonore gravitant autour du Rebetiko qui indique où, sur la carte des guerres et des malheurs du monde, cette histoire muette pourrait être localisée.

En somme, *Rebetiko* est un spectacle visuel à la construction délicate, qui se signale par la singularité de son dispositif, mais aussi par la clarté de sa dramaturgie muette et par la précision des images composées – sans que cela ne nuise à sa portée poétique, bien au contraire.



ANIMA THÉÂTRE

Siège social : Friche Belle de Mai | 41 rue Jobin, 13003 MARSEILLE
T : 06 87 67 52 15 | @ : animatheatre@gmail.com

Directeur artistique :
> Georgios Karakantzas
Tél. 06 66 07 11 41

Diffusion / Production : Les Gomères
> Nadine Lapuyade
Tél. 06 75 47 49 26
lesgomeres@gmail.com

Administration / production développement : In'8 circle
> Anne Rossignol et Salomé Klein
Tél. 04 84 25 36 27
contact@in8circle.fr

Production & Développement
> Maureen Pette
Tél. 06 72 12 74 63
prod.animatheatre@gmail.com

Communication
> Gatien Raimbault
Tel. 04 95 04 95 87
com.animatheatre.com